

LENZ de Georg Büchner

Paysages, marche, folie

Paysages extérieurs (montagnes et crêtes enneigées) autant qu'intérieurs (fuite, confusion, délires), traversés de toutes les nuances de gris. Rien d'immaculé dans ces contrées, mais des masses menaçantes, des trouées que tente de combler la bile noire de la mélancolie.

Musique atonale pour cœur arythmique : la langue de Büchner est cette musique, et le cœur arraché, irrégulier, c'est celui de Lenz, qui s'affole, se perd et s'effondre. En Lenz tout se heurte, rien n'est stable, tout s'ouvre et se déverse sur des fractures en cascade : perméabilité angoissante de l'extérieur et de l'intérieur, (« aussi longtemps que la vallée restait claire, son état était supportable »), du réel et du fantasme, de la mémoire et du présent. Le sens s'est lové comme un serpent blessé dans un bocal de mercurochrome. La bête ne meurt pas, elle tourne sur elle-même en un perpétuel mouvement d'anéantissement. C'est que dans sa fuite, et comme sans le vouloir, Lenz crée une démarche (comme on dit « une déconne »), un étrange rite qui consiste à marcher tout en s'effondrant. Marche qui ne dure pas, ne va nulle part, mais répond au non-sens du monde par un excès d'énergie, de pensées, un supplément irrécupérable de compassion et d'amour (« Celui qui marche sur la tête voit le ciel comme un abîme en dessous de lui », Paul Celan)

Lenz de Georg Büchner est tirée d'un fait réel : le chemin tortueux et enneigé qui conduisit, la nuit du 20 janvier 1778, le jeune poète Jakob Lenz, après une tentative de suicide, de Suisse au village vosgien de Waldersbach, pour secourir son âme auprès du pasteur, médecin et philanthrope Oberlin. Ce récit, qui n'a cessé d'inspirer les gens de théâtre des XX et XXIème siècles, est aussi largement suggéré par les écrits consignés du même Oberlin que Büchner s'était procuré. Récit initiatique que cette errance solitaire de l'audacieux et mélancolique Lenz dans une nuit hostile. Il marche à la recherche d'une main tendue qui le sauvera du vide. Il trouve celle d'Oberlin qui lui offrira l'hospitalité et gagera, en bon père symbolique, de le remettre sur le chemin de Dieu. Peine perdue car quelque chose résiste en Lenz, quelque chose d'innommable et d'effrayant en lui se cabre, le menace, ne lui laisse aucun répit. Récit condensé, étranglé, qui découpe au scalpel les vingt journées que Lenz passa dans le lieu-dit « Le Ban de la Roche », à la recherche de lui-même, de son enfance perdue, de la beauté, d'un sens. Récit d'un impossible transfert entre deux êtres – le soignant / le patient, l'analysant / l'analysé - : en témoignent l'agonie du désir de Lenz, son lâcher-prise dans le rien, sa folie.

Fragments, énonciation, horizons

Lenz est le second texte de Georg Büchner que je mettrai en scène avec un groupe d'étudiants en théâtre de l'université d'Aix-Marseille, après *Woyzeck* en 2012. Formidable courroie de transmission pour les jeunes générations, l'œuvre fulgurante de Büchner (mort à 24 ans) nous invite à repenser le monde, à crever la membrane des choses qui nous entourent pour les étudier depuis leur intérieur. Soixante années seulement séparent la naissance de Georg Büchner de celle de Jakob Lenz. D'une vie à l'autre, la même urgence et, coïncidence, les mêmes fuites d'est en ouest jusqu'à l'Alsace. D'une œuvre à l'autre, toujours des points de jonction : des sociétés en mal de Dieu, des personnages en proie aux sentiments d'abandon et de persécution, des révolutions mortes-nées, des charclées symboliques entre les générations, des amours en putréfaction, la représentation d'une norme sociétale, violente, où personne ne naît à lui-même, où l'individu abdique devant ce qui menace de le broyer. A l'instar de *Woyzeck*, Lenz use d'un langage pour le moins énigmatique, heurté, troué, fragmenté. Le délicat langage d'un psychotique. Celui qui englobe tout : l'effroi, « un besoin de consolation impossible à rassasier », la quête du beau, la poésie.

Le contrat passé avec Louis Dieuzayde d'entreprendre ce travail sur *Lenz* de Büchner est clair : comment poser la question de l'énonciation ? Comment la poésie glisse-t-elle dans le champ du théâtre ? Comment prendre la parole au théâtre aujourd'hui ?

Tout langage engage. Sans corps, pas d'énonciation. Entre le « bien et le mal dire », (*le Mal vu mal dit* de Beckett), il y a tout un espace vierge à explorer. La démarche déglinguée de Lenz nous guidera.

La singularité de ce projet de transmission tient au binôme que nous formerons avec l'auteur Arno Calleja. Complices depuis quelques années, nous avons appris à travailler ensemble. Notre relation de travail est fondée sur l'écoute, l'intuition, le retrait. Nous aimons flotter au milieu des choses, attendre "qu'autre chose" advienne et décide. Nous envisageons le plateau comme monde, l'acteur comme habitant dont il faut découvrir la langue, les us et coutumes, les singularités et écarts. Nous nous intéresserons aux faits divers (*La Rivière draguée**), aux archives, aux oubliés (*Ici, les pénombres du siècle**). Nous aimons mélanger les choses, créer des tensions, des situations dramaturgiques où naissent des images à priori contradictoires. Nous pensons que le frottement entre la biographie du corps de l'acteur et la fiction d'un texte produit du théâtre.

* : projets menés conjointement par l'auteur et le metteur en scène

Franck Dimech, Arno Calleja, juin 2023.